

Ainsi dans *Eux*, Kipling s'apparente à Platon et à Lao-Tseu, et à leurs élèves, Schopenhauer, Nietzsche, Jules de Gaultier et, mais avec plus de sensibilité directe, nerveuse, à Vaininger, le théoricien du *Monde comme si*.

A. VAN GENNEP.

NOTES ET DOCUMENTS DE MUSIQUE

Charles Oulmont : *Musique de l'Amour* (Henri Duparc, ou : De « L'invitation au Voyage » à *La Vie Eternelle*, Desclée De Brouwer.

L'on aura vu, dans une précédente chronique, comment et pourquoi M. Ch. Oulmont avait fait « sortir des rangs de la *Bande à Franck I* » élève Chausson. Peut-être a-t-on retenu qu'il me restait à vous parler d'un tome second de cette *Musique de l'Amour*, consacré par le même auteur à *Henri Duparc*, ou : De « *L'invitation au voyage* » à *la Vie Eternelle*.

L'importance du sous-titre de cet ouvrage est, ici, considérable : car l'on ne pourra plus désormais séparer, chez Henri Duparc, le musicien du chrétien. C'est d'ailleurs, au premier chef, la grande révélation que nous apporte M. Ch. Oulmont. Et il ne s'agit point là de « cléricisme », mais bien de Religion ; comme l'on comprend dès lors que Duparc fut le dédicataire de la *Symphonie* du « *Séraphin* » !

Puisque nous citons le Père Franck, notons que si M. Pierre de Breville ne peut évoquer l'âme de son maître sans y associer l'esprit de François d'Assise (1), nous penserons à notre tour à ce qu'eût pu être pour Henri Duparc la grâce d'une rencontre — au vrai et dans le temps présent — avec François de Sales.

Oh ! ce n'est point que Duparc n'ait reçu, à l'évidence et directement de Dieu, la force qui devait lui permettre d'atteindre à la haute sérénité ; mais combien le grand Savoyard eût aidé le pur artiste en sa volonté émouvante de faire abstraction de ses maux, d'« amoder en douceur » toute une étape de sa vie qui ne peut que nous apparaître comme infiniment douloureuse — à nous, ai-je dit, car lui, Duparc, acceptera l'épreuve, toutes les épreuves, avec une ardente soumission.

(1) *Mercure de France*, 1^{er} septembre 1935.

Si Vous voulez que je sois dans les ténèbres, soyez béni, et si Vous voulez que je sois dans la lumière, soyez encore béni (les yeux de mon corps sont dans les ténèbres, mais les yeux de mon âme sont dans la lumière : soyez béni); si Vous daignez me consoler, soyez béni, et si Vous voulez que j'éprouve des tribulations, soyez encore toujours béni. Je me confie entièrement à Vous en toutes choses : je n'aspire qu'en Vous. J'espère tout de Vous. Ma confiance en Vous est illimitée et je Vous remercie à l'avance de tout ce qui m'arrivera d'heureux ou de malheureux parce que rien n'arrive que par Votre Sainte Volonté, et par conséquent pour le bien de mon âme.

Le « croyant », auteur de cette prière sublime, ne peut pas n'être point identifié — intimement, intégralement — avec le très noble musicien auquel, entre autres pages géniales, il fut donné d'écrire la phrase (à peu près d'un accent unique dans la Musique) par quoi s'achève la *Vie Antérieure*. Si nous pensons malgré nous à cette œuvre, c'est que son titre paraît s'imposer comme une manière de symbole. Composée en 1884, elle mit un point quasi final à la vie musicale *active* d'Henri Duparc, désormais considérée par le musicien comme sa vie antérieure propre et en tant que simple introduction à cette vie *transitoire* au cours de laquelle Duparc ne cessera de se préparer à la vie éternelle.

Le chrétien apportera à cette préparation, à cette épuration de tout son être, le même souci de perfection dont le musicien fit preuve dans son œuvre. Encore que parler de : souci de perfection, ne soit point, ici, l'expression convenable. Il s'agit bien plutôt de quelque chose de plus rare : d'un constant tourment de conscience, d'un scrupule de n'être point assez véridiquement l'interprète du message que l'artiste porte en soi et qui *doit* être intelligiblement transmis dans son intégralité.

Or, la grande inquiétude de Duparc, quant à son art, fut précisément ce sentiment de ne s'être qu'imparfaitement acquitté d'une mission dont cependant *il était absolument digne* : puisque nous lui devons ce que, jusqu'à ce jour, il a été écrit de plus parfait dans le domaine du poème chanté. Mais voilà bien ce que Duparc aurait lui-même contesté! Armé d'un sens critique réellement extraordinaire, cet homme qui composa la musique que l'on sait; qui laisse des

aquarelles dont, au dire de certains critiques, la facture serait équivalente à celle de son œuvre musicale; qui, en des feuillets écrits au jour le jour, exprime sur la Politique, sur la Nation française, des vues dont nous ne pouvons que reconnaître l'incontestable justesse; qui, enfin, put aborder sans effort à la plus haute spiritualité qu'il soit possible à l'humaine nature d'atteindre; Duparc, en tant qu'homme, aura gardé un exceptionnel sentiment d'humilité. L'on ne contestera guère que la somme de cette vie soit un enseignement, qu'elle appelle la méditation.

Cependant :

Il importe si l'on ne veut pas défigurer le musicien, de ne pas donner à son visage un aspect plus sévère qu'il n'eut en vérité. Nous nous réjouissons avec Charles Duparc qu'un des plus jeunes représentants de la « bande à Franck », Samazeuilh, ait fortement marqué ce point, au lendemain même de la mort de cet artiste, qui toujours craignait de ne pas se faire comprendre entièrement, par la faute d'une faiblesse d'expression, par une rapidité de jugement laissant peut-être dans l'ombre des détails qu'il regrettait ensuite, craignant même d'avoir, sans le vouloir, déformé sa pensée...

Tout en mettant à son plan l'hypersensibilité de Duparc, nous n'avons pas le droit de la négliger tout à fait, non pour nous mettre d'accord avec ce que j'ai dit au début de cette étude, mais au contraire pour donner plus de relief aux magnifiques contrastes, à la complexité du musicien, dont on ne dirait pas, d'après son dernier portrait, à interroger le regard si droit qui commençait à entrer dans la nuit, qu'il allait quitter sa vie d'artiste terrestre pour s'adonner à la contemplation totale de Dieu.

Il est de fait que la répartition des âmes dans les corps est chose bien mystérieuse et ne paraît pas toujours correspondre à l'idée que nous nous faisons de la concordance du visage et de la nature intime des êtres. Il n'est personne qui, ayant connu Duparc seulement par son œuvre, l'ait imaginé tel qu'il s'accusait au physique : « regard clair derrière les lorgnons, moustaches conquérantes, cheveux brossés en arrière, visage sans rides ». Ce portrait, qui convient admirablement au maire de Marnes-la-Coquette, car Duparc occupa cette honorable fonction! est l'un des derniers que nous connaissions de lui. Et M. Oulmont de se poser cette question :

Est-ce bien là celui qui, ne recevant plus personne, entouré de

sa subtile compagne et de ses enfants, répondait au pianiste Planté lui proposant une cure de musique :

« Ah! ça non! ne vous froissez pas, mais plus la musique est belle, plus elle me fait mal. »

Est-ce celui qui en sanglotant quittera la place à Blanche Selva, venue lui faire de la musique après un concert :

« J'ai été obligé de m'en aller : c'est comme si le Père Franck était là! »

« Je vous l'ai dit, murmura alors M^{me} Duparc, c'est trop pour lui... »

Mais où cependant l'on croit pouvoir déceler certaines *qualités d'aspect*, si je puis ainsi dire, et en ce cas : netteté du visage et l'impression de forte franchise qu'il accuse, il faut bien reconnaître que ces signes correspondent à une réalité intérieure, celle que d'ailleurs Duparc fera tous ses efforts pour rendre *sensible*; c'est là sa grande charité envers ses proches et ses amis. L'on doit à cette fermeté du visage de Duparc autant qu'à la subtilité de l'âme sensible tapie derrière le regard direct, le tour enjoué et décidé de toutes ses lettres à d'Indy, à Chausson. Comment douter que muni, par grâce divine, d'un courage à toute épreuve au regard de ses propres maux, il ne se fût parfaitement senti de taille à apporter en toute occasion un secours spontané (et d'autant plus efficace) là où Duparc sentait qu'il était nécessaire. Exemple la lettre de 51 pages écrite le 19 décembre 1888 à son cher Ernest Chausson, dans laquelle il refait le livret du *Roi Arthus*?

Voici le début de cette lettre :

Comme tu vas brailler! Je n'ose pas y penser : je te dirai même qu'après avoir bien travaillé pour toi, je viens d'être fortement tenté de te renvoyer purement et simplement ton manuscrit, accompagné de quelques observations et éloges généreux... Ma foi, tant pis! Tu me connais : tu sais que tout ce que je désire, c'est que ton œuvre soit belle, et si je peux t'aider en quelque chose, j'en serai trop heureux. Comme je te l'ai dit, je ne suis certes pas assez bête pour vouloir te faire penser comme je pense : je ne prétends pas que ma façon de concevoir soit la meilleure : je ne prétends même pas qu'elle soit bonne : mais si tu trouves dans mon travail quelques bonnes choses, dont tu puisses tirer parti selon ta propre nature, c'est tout ce que je demande. Maintenant tu ne m'em

voudras pas, je pense, de te parler tout à fait franchement : je suppose même avec candeur que c'est pour cela que tu m'as envoyé ton drame :

Et à la 47^e page :

Eh bien... mon cher vieux, me voilà à la 47^e page, et je regrette d'avoir fini, tant ce travail m'a intéressé ! Je ne t'ai guère parlé jusqu'à présent que de ce que j'aime le moins dans ton œuvre : maintenant je ne sais par où commencer pour te dire tout ce que j'y admire. Le langage est excellent, tout à fait ce qu'il doit être, noble et naturel : quant à tes vers, je t'avoue franchement qu'ils m'ont espatrouillé, et que, malgré la très haute estime en laquelle je te tiens, je ne te croyais pas capable d'en faire d'aussi beaux. Tu m'épates !

Voilà le secours à l'ami.

Voici ce que, pensant à ses proches, Duparc demandera à Dieu :

Faites que mon visage ne soit pas si triste — toujours si triste — et que je ne me laisse pas aller à de continuelles manifestations de chagrin.

J'arrête ici les faibles lueurs que j'ai pu donner sur l'ouvrage de M. Ch. Oulmont. Cet ouvrage est un document non seulement établi d'une main experte, mais par un cœur vibrant. L'auteur est plein de son sujet et saisi selon son propre aveu « d'un sentiment pieux » qu'il ne saurait récuser.

Il me reste à dire ce que je viens d'apprendre, ce qui confère désormais au livre de M. Oulmont une valeur non seulement inestimable, mais, à notre sens, *profondément émouvante* : c'est qu'à l'heure où j'écris ces lignes, un incendie vient d'anéantir à peu près tous les documents ayant permis à l'auteur de retracer, pour le futur, un portrait véridique d'Henri Duparc. Des lettres, les propres pensées du musicien réunies en une sorte de journal « au jour le jour », les souvenirs, en un mot le chartrier composé avec piété par M. Charles Duparc et ses proches, tout cela n'est plus que cendres, tout... sauf la *Prière de Duparc*, que le fils du maître avait offerte en témoignage d'estime — et quel témoignage ! — à M. Oulmont.

Aujourd'hui, M. Oulmont est torturé par un scrupule. En effet, il y a peu de temps — et sous l'effet de quel pressenti-

ment? — M. Charles Duparc eût désiré confier à l'écrivain une partie des documents consultés et qui figurent dans le livre actuel. Par discrétion, par respect, M. Oulmont crut ne pas devoir accepter un dépôt si précieux, lequel ne pouvait que demeurer dans la famille Duparc ou prendre le chemin d'une de nos bibliothèques d'Etat. Quelle décision eût été finalement prise? Et maintenant, que faut-il penser en présence du fait brutal? Peut-être cela : des esquisses, des notes, une œuvre presque composée, *Roussalka*, ont été brûlées de son vivant par Henri Duparc, délibérément... Il se peut que *doive* désormais n'être connu ou préservé que ce que l'Esprit de Duparc estime être nécessaire *pour servir*, pour aider les autres dans leur mission terrestre, et, avant tout, le témoignage de sa foi : sa Prière!

A. FEBVRE-LONGERAY.

LETTRES CATALANES

Edmond de Rivals : *Pons d'Ortaffa, troubadour roussillonnais* (Revue des Langues Romanes). — Amédée Pagès : *Les Cobles de Jacme, Pere i Arnau March*, Castelló de la Plana, 1934. — Une nouvelle revue : *Quaderns de Poesia*. — Josep Carner : *La Primavera al Poblet*. — Tomás Garcés : *El Senyal*, 1935. — Jaume Agelet i Garriga : *Els Fanals del meu Sant*. Joh. Enschedé en Zoren, Haarlem, Holland, 1935.

Les écrivains catalans se sont d'abord exprimés en langue d'oc ou limousine. Nous n'avons pas encore un ouvrage vraiment clair qui explique cette pénétration linguistique jusqu'au delà de l'Ebre. Nous savons qu'elle s'est effectuée par l'intermédiaire des troubadours roussillonnais. C'est à ce titre que je retiens une monographie de **Pons d'Ortaffa**, publiée par Edmond de Rivals dans la *Revue des Langues Romanes*, bien qu'il n'y effleure pas cette question capitale et que sa plume cède trop souvent à l'appel des digressions. On ne connaît que deux poésies ou chansons de Pons d'Ortaffa, et encore les manuscrits ne s'accordent-ils pas toujours à les lui attribuer. Ce troubadour du début du treizième siècle appartient à une famille illustre. Un d'Ortaffa figure à la cour napolitaine d'Alphonse d'Aragon et devient vice-roi d'Albanie. Un autre résiste à Louis XI et Ferdinand le Catholique le choisit comme gouverneur des Comtés de Roussillon et de Cerdagne. Le troubadour ne nous est connu que par son testament, daté de 1240, et par ses deux chansons. Il déclare dans la première